

La table est mise (1)

« Alors je leur disais, aux collègues, la vie... » J'avais levé les yeux au-dessus de mes petites lunettes de pharmacie. Appréciant que son auditoire augmentait, il haussa la voix et reprit : « La vie c'est comme une table... » Joignant le geste à la parole, il toucha les deux bouts de la petite table du dernier wagon petit TER qui nous menait de B... à A... Puis, sa main caressa la table dans un glissé qui se voulait esthétique voire sensuel... « Sur la table passe des plats. Si tu n'as pas de couverts, les plats passent devant toi et tombent par terre. » Il suivit d'un regard affirmé la chute du plat virtuel, en bout de table. Déjà lassé, je tentais de reprendre ma lecture. « Il est possible, aussi que les plats soient vides, alors tu restes sur ta faim... » Pas peu fier de cette métaphore, il s'arrêta encore, jeta un bref regard dans ma direction et, voyant que son auditoire s'était réduit à la seule jeune femme assise en face de lui, reprit en la regardant. « Mais si tu as les couverts et que les plats sont bien garnis, ne pas en prendre c'est de la connerie ! Il faut manger ! Moi, je me gave... si tu savais ce que j'en ai profité... » Cette dernière remarque me fit, malgré moi, relever les yeux. Le sous-entendu sexuel était tellement clair que je m'attendais à ce que la jeune femme lui rît au nez. En fait, je l'espérais... elle se contenta de répondre avec un fort accent du sud : « Et vous avez bien raison... Quand on est parti en vacances au Maroc... » Quelques instants plus tôt, elle m'avait prié de ne pas m'asseoir en face d'elle pour laisser la place à son collègue de travail, à la SNCF, tout comme elle. Lui m'avait fortement dévisagé, bien campé à côté de la porte, du haut de son mètre soixante. Affichant sa veste grise au logo des transports ferroviaires pour bien montrer qu'il était chez lui et nous acceptait en son fief, mais de bonne grâce. J'avais soutenu son regard quelques secondes, un regard direct mais vide, gris tout comme ses cheveux. Un de ces regards qui, sans être profond, vous pèse. Soit il essaie de vous reconnaître, soit il jauge en quoi vous pourriez lui être utile... Pour l'heure, je n'écoutais plus leur jacasserie. Plutôt, devrais-je dire que je m'interdisais de les écouter. J'ai toujours eu la sensation que la bêtise était comme un virus. Je ne crois pas que l'on naisse bête, mais le contact prolongé avec des imbéciles détruit vos neurones, comme l'hépatite C détruit les cellules du foie. La vraie différence est que les cellules du foie se régénèrent dans la plupart des cas, pour celles de l'intelligence, c'est plus difficile. Ne pas les regarder, ne pas les écouter ne voulait, hélas !, pas dire que je ne les entendais ni ne les voyais plus. La jeune bécasse brune, au rouge à lèvres brun, surchargé, poursuivait sur ses vacances chez les sauvages de l'autre côté de la Méditerranée et le vieux paon, le phallus en bandoulière, racontait sa pêche sous-marine, histoire de faire comprendre qu'il pouvait aller profond, très profond, même. Pour combattre le virus, je choisis mon antidote préféré, celui qu'utilisait Giono pour s'extraire de ce monde. Je posai mon livre sur mes genoux, me mis à regarder le paysage défiler à travers la vitre grasse et entrepris de projeter ces deux caricatures vivantes à l'extérieur de ce wagon, un peu trop sale et beaucoup trop chaud. Lui, d'abord...

L'assiette Melba...

Vingt-deux heures trente, journée courte. J'ai quand même réussi à le baiser ce charlot ! C'est pas après vingt-quatre ans de boîte que j'allais me laisser avoir comme un bleu. J'ai bien vu dans le regard qu'il m'a lancé qu'il y croyait pas du tout à mon excuse... Mais j'en ai rien à foutre ! Il peut rien dire ! D'abord c'est vrai que ma femme est malade, dépressive. (Tout en marchant de cette allure à l'amble, nonchalante, que s'appliquent à avoir les petits Marseillais dès leur plus jeune âge, il se mit à rire dans son absence de barbe.) Et en fait elle a de quoi être dépressive ! On ne se voit jamais, moi à la SNCF et elle à la cave coopérative et quand on doit se voir, je me débrouille toujours, ou presque, pour avoir quelque chose à faire. Je ne l'aime pas, c'est ma faute à moi ? Je l'ai pourtant prévenue quand on s'est mariés que je tenais à ma liberté, elle savait que j'étais coureur. Je crois que c'est ça qui lui a plu en moi. Pouvoir se dire et surtout dire à ses copines, « c'est moi qui l'ai eu ». (À ces mots, il se rengorgea, se redressa et eut l'image fugace de sa jeune collègue, sa poitrine lourde mais que l'on devinait ferme sous son uniforme et de ses genoux, promesses d'inconnu, qui apparaissaient bronzés sous la table. Aussitôt après, il la vit nue, allongée sur le sable, puis cette pensée érotique disparut lorsqu'il arriva au parking réservé aux employés SNCF. Il longea la grille comme il le faisait toujours, à l'endroit le plus éclairé. Jamais il n'aurait osé s'avouer qu'il avait peur, et d'ailleurs ce n'était pas vraiment de la peur, plutôt une sourde angoisse, résurgence inconsciente de peurs nocturnes enfantines, de bruits dans la ferme de ses grands-parents. Arrivé près de sa voiture, qu'il garait toujours à la même place, il sacrifia au rituel de la cigarette. N'aimant pas l'odeur du tabac froid, il ne fumait jamais dans son véhicule. Il préférait s'arrêter, n'importe où, même dans des endroits où la place pour se garer était très étroite. Il faisait pareil lorsqu'il avait envie de pisser, au grand-dam de Nathalie quand ils voyageaient ensemble. Son regard circulaire balayait le parking, sans même qu'il s'en aperçût. Il essaya de reprendre le rêve érotique avec Sylvie, sur la plage mais il fut dérangé par deux collègues qui avaient terminé leur boulot, eux aussi.) « Salut ! » « Salut ! Tu as fait Perpignan - Marseille, aujourd'hui ? » « Ouais. » « Pas trop de monde ? » « Non, ça allait par contre les Roumains sont de retour... » « Je croyais que c'était des Tchèques... » « Peut-être, tu connais la différence ? » « Non. » « Moi non plus, en tout cas ils sont chiants, on a dû s'y mettre à quatre pour les foutre dehors du train !... Ils nous ont injuriés tu aurais vu comme. Aucun de nous ne connaissait la langue mais vu les gestes, on a bien compris ce qu'ils voulaient nous dire... » « Bon et bien je sais ce qui m'attend, demain. » « Moi je suis de repos. » « Veinard » « Il faut savoir se débrouiller. » « Ou être pistonné... » (Il jeta sa cigarette en visant le trou du grillage, bingo!) J'aurais pas dû arrêter le Basket. Depuis dix ans que je fais ça, c'est tout le stock de la Manufacture de tabac qui se trouve derrière ce trou. (Il grimpa dans la voiture, défit l'antivol qui coinçait le volant, regarda dans la boîte à gant, tout était en place, il démarra tout en faisant un signe du bras à ses deux collègues, restés adossés à une voiture.) Toujours ensemble, ces deux là, ils seraient pédés que ça m'étonnerait pas... Bon maintenant, il faut rentrer. Belle soirée en perspective... (Il se dirigea vers un petit supermarché ouvert toute la nuit. Il était tenu par un arabe, mais celui-là était sympa.) « Salut Ahmed ! » « Bonjour monsieur. » « Qu'est-ce que tu as comme glace... pas

chère. » « J'ai eu un arrivage de coupes de glace avec des fruits. » « Des coupes en plastique, je suppose... » « Bien sûr, c'est plus prudent pour le transport... » « Et nettement meilleur, le goût de pétrole en plus. J'en prends deux. » (Il paya, sortit et prit la route de sa petite villa, non sans avoir fait un petit détour par une petite rue dans laquelle circulent des Vénus de caniveau. L'une d'entre elles, une Lettone pensa-t-il, tenta de l'attirer en exhibant ses gros seins siliconés. Il y avait eu un gros arrivage de filles de l'Est. Il faillit s'arrêter, la vision tenace de sa collègue s'imposa à nouveau, un début d'érection, mais il accéléra pour reprendre sa route. Arrivé au quartier pavillonnaire, il se gara à son emplacement réservé, pesta contre des tessons de bouteille, brisés là, et qui risquaient de crever ses pneus presque neufs. Il pesta également contre le lampadaire cassé et accéléra le pas.) Ces petits cons, ils feraient mieux d'aller faire leurs devoirs ou d'aller se coucher plutôt que de passer leurs nuits à boire des bières et à tout péter dans le quartier. (Il entra chez lui. Le salon était éclairé. Il sortit ses pantoufles bien rangées dans le placard à chaussures et y glissa ses mocassins après avoir vérifié que leur semelle était impeccable. L'autre casse-pieds n'aurait pas supporté qu'il transportât la moindre parcelle de boue dans l'entrée, même si elle n'avait que ça à foutre de sa sainte journée ; nettoyer.) Bon, elle dort pas encore. J'ai bien fait d'acheter les glaces... elle me foutra la paix, j'espère, surtout qu'il y a un match de foot sur Canal. Merde, les glaces !, elles sont restées dans la bagnole. « Je reviens tout de suite, j'ai laissé un truc dans la voiture. » (Pas de réponse.) Allez !, elle doit encore faire la gueule ! (Il prit sa lampe torche, une sorte de long tube métallique qui pouvait fort bien, à l'occasion, servir de matraque, et se dépêcha de récupérer les deux coupes plastique. Après un grand tour d'horizon nocturne avec son gourdin à lumière, il pénétra à nouveau dans la maison. Il sortit délicatement les deux glaces et les déposa dans deux belles coupes en cristal, ultimes vestiges de la liste de mariage. Se disant qu'il devait faire un bel effort pour avoir le moindre espoir de voir le match dans son intégralité, il alla dans le garage prendre un bocal de pêches au sirop que sa mère lui concoctait depuis qu'il était enfant, l'ouvrit et plaça deux demi-pêches sur les boules de glace. Un zeste de vodka, même si ce n'était pas dans la recette. Solennellement il entra dans le salon. Sa femme gisait au sol, un gros flacon de pilules renversé à ses côtés. Il s'arrêta, interdit. Machinalement, il alluma la télévision, puis il appela la police...)